Document generated on 06/03/2025 11:26 a.m.

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Note sur le baratin

Pierre Vadeboncoeur

Volume 34, Number 2 (200), April 1992

URI: https://id.erudit.org/iderudit/31349ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Vadeboncoeur, P. (1992). Note sur le baratin. *Liberté*, *34*(2), 68–72.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LECTURE DE L'INVISIBLE

PIERRE VADEBONCŒUR

NOTE SUR LE BARATIN

Le discours sur l'art, qu'il soit savant ou naïf, tend à se développer comme une construction parallèle, indépendante, se tenant debout toute seule. Sans qu'on s'en rende compte, il obéit à sa propre logique, à ses raisons à lui. Il progresse suivant un principe d'aberration, au sens étymologique et tout de suite au sens commun de ce vocable. Il en vient à exister comme phénomène en soi.

Je me suis aperçu de cela il y a fort longtemps. J'étais tout jeune encore et j'avais écrit deux ou trois articles sur des dessins d'un ami mieux doué pour la peinture. À regarder ceux-ci avec insistance, j'y avais découvert des choses qui m'avaient fait tenir sur eux un langage qui, par l'extérieur en somme, sauvait mais à tort ces dessins par sa propre forme, par sa propre invention, et surtout par son affirmation et par des idées fermement dessinées. Le commentaire, peut-être perspicace mais outré et emporté par le discours, communiquait à ces dessins une existence qu'ils n'avaient pas réellement. L'erreur et ma sottise avaient pris corps dans l'imprimé. Mais je ne le savais pas. J'allais le soupçonner plus tard et finir par me demander, vraiment, ce que j'avais écrit là!

Ce danger est constant. Je le sais d'expérience. J'y tombe sans doute encore fréquemment. Mais pour les commentateurs spécialistes du genre, c'est encore pire peut-être. Il semble qu'une formation scolaire en ces matières tende à faire prendre un drôle de pli: voilà parfois des discoureurs

que leur métier enferme dans leur discours et dans celui que le milieu partage, un discours en partie ouvert sur l'art mais néanmoins clos sur lui-même.

On a l'impression parfois que l'art n'a jamais tant causé. Cette prolifération serait indifférente si de tels propos ne tendaient à devenir la référence commune de la critique et des créateurs. Ce ne serait rien si ceux-ci, en empruntant des concepts imprimés ou les banalités à la mode, ne se mettaient quant à eux à faire, en actes, concrètement, avec la matière, pour leur propre compte, comme artistes, de l'abstraction théorique ou sociale appliquée; sauvés, pensent-ils, par exemple par le sens politique de leur travail (l'écologie, la guerre, la condition féminine, et ainsi de suite), ou par l'utilisation d'un de ces passe-partout théoriques qui apparemment servent à justifier tout objet réalisé. Le milieu entretient un tas de lieux communs et cela finit par faire un bizarre académisme, un académisme qui de nos jours incorpore d'ailleurs la notion de rupture, qui le cautionne. Rien de plus commun que la continuation en forme de rupture, ou que la banalité en forme de surprises.

Les idées existent indépendamment des œuvres. La critique se trahit à cet égard, montrant, à son insu, de la façon suivante, qu'il en est ainsi: elle s'intéresse à ce point à son propre discours qu'elle ne s'avise pas de faire vraiment de la différence entre les œuvres ou entre les artistes. Elle néglige de prendre parti et n'exprime généralement ni enthousiasme, ni déception, ni préférences, ni rejet. Voilà une égalité symptomatique. Le baratin, surtout le baratin professionnel, est une activité à part.

Je dis: son propre discours. Mais je suis peu sûr de cette propriété. La vraie propriété d'un discours s'accompagne de la présence marquée de celui qui le tient. Mais si quelqu'un ne plaide pas, ne s'oppose pas, n'accueille pas au sens fort — et même ne juge pas! — de quoi est-il propriétaire?

Il y a davantage. Les œuvres ou les artistes ne sont pas seuls à faire ainsi l'objet plus ou moins lointain d'une parole absorbée en elle-même. On constate, avec plus de surprise encore, que les idées, elles non plus, n'y sont guère sujets de discussion et de choix. Elles circulent déjà à profusion dans le milieu (ou internationalement, peu importe). Elles servent de monnaie commune. Elles constituent, pour l'ensemble de l'institution, pour son activité, une espèce de matière première. Il y a peu de débats, peu d'opposition. Ce serait à croire que les idées existent pour le discours. En cela encore, le discours manifeste l'auto-mouvement qui l'anime. Les idées accréditées lui servent en quelque sorte de carburant.

Une loi régit cet univers social: c'est celle de la tranquillité aux frontières de chacun. La bonne entente, universelle. Une liberté civile appréciable résulte pour chacun de cet accord tacite entre protagonistes.

Aussi, quand un critique réfractaire, ironique ou impétueux surgit, forcément hors conventions civiles, alors la panique est grande dans la fourmilière. Il n'a pas emprunté d'idées communes pour se manifester, employant seulement, le malheureux, tout ce qu'il est lui-même: instinct, différence, attentes, points de vue inattendus, tempérament, intransigeance, horreur du grégarisme. Je n'ai pas sous la main d'exemples de cette originalité redoutable dans les arts plastiques. Mais, dans les lettres, au moment où j'écris ces lignes (décembre), des types comme Issenhuth ou Robert Lévesque ont récemment provoqué de beaux tollés et l'on a même plus ou moins réclamé leurs têtes!

Quel sort une certaine critique fait-elle à des propos qui circulent un peu partout dans l'institution? Elle fait de ces (vieux) discours son discours. Elle leur sert de canal, les verse dans la soupe générale des propos. Mais elle adopte aussi les œuvres, sans poser davantage de questions.

Le discours préalable ET l'œuvre telle que réalisée passent ainsi dans le domaine public, par la médiation de la critique (ou plutôt par la médiatisation opérée par elle), sans rencontrer le moindre obstacle. Tout cela se tient, y compris maintenant la critique publiée, et ne forme plus qu'un bloc, homogène, consolidé.

Quels accidents, pendant ce parcours, ne se sont pas produits? Quels accidents, quelle discussion, quels doutes, quelles négations, quelles questions? Quelle méfiance, quelle insatisfaction, quelle ferveur, quelles audaces, quelles injustices, quelles justices, ne se sont pas manifestées? Quels dérapages heureux, quelles humeurs, quelles brusqueries, quelles ironies, n'ont pas eu lieu?

Un jour, je pousserai ma démonstration bien plus loin. Elle consistera à faire agréer sereinement ou applaudir une invention plastique de ma façon. Je présenterai au Musée d'art contemporain ou aux Musée des Beaux-Arts une sculpture intitulée *La guerre*. Ce sera une harpe sculptée sur un canon sculpté, ou bien tout simplement une vraie harpe sur un vrai canon. Même un vrai canon seul et sans harpe fera l'affaire. Les musées auront plaisir à l'exposer. Ce n'est pas tous les jours qu'on tombe sur un canon dans un musée d'art. L'idée serait parfaitement originale. Cela, comme on dit, irait chercher loin. L'effet de surprise sera considérable; l'émotion ressentie, complexe, forte et subtile. L'enseignement d'art comme l'enseignement politique, dans cette œuvre, trouveront leur compte. J'ajouterai peut-être à cet objet quelques guirlandes de vraie chair en charpie et d'intestins à moitié putréfiés, empruntés (une citation) à madame ou monsieur je ne sais qui, sculpteur qui se spécialise dans l'exposition-manifeste de la charogne. Le tout aura quelque chose de diablement symbolique. Avec explication sur le mur, s'il le faut. Contresignée par quelques Artistes pour la paix.

Je reviendrai peut-être un jour ou l'autre sur l'important problème du baratin... Il n'est pas peu responsable de

la transformation des arrière-gardes de fait en avant-gardes de droit, et du degré incongru de satisfaction qui règne dans les milieux des arts et des lettres.